

# Confettis d'empire

## Motif 9

Cette fois l'historien était venu au pied du donjon du roi Charles V, là où la nation enfermait ses vieux papiers guerriers, en bordure du bois de Vincennes. Le prix Nobel de la place Monge y était venu, lui aussi, à la recherche de son propre temps perdu sur la route des Flandres, consulter les mots alignés sur les feuilles de papier classées dans les chemises de carton jaune fermées par de minces rubans vert olive et rangées sur des kilomètres de rayons. Le récit des choses passées était toujours une interruption. In media res. Cette fois, l'épisode qu'il s'appropriait, sinon à raconter, du moins à évoquer, tenait du roman. Des titres comme *Du Rififi dans le Rif* ou *L'Abominable Crime d'Abd el-Krim*, évidemment aussitôt réprimés, lui venaient à l'esprit, ramenant la succession des événements à quelques vignettes de ces illustrés en couleur qui faisaient sa joie quand il était enfant, qu'il allait acheter le jeudi chez le marchand de journaux, en délassant de ces autres vignettes, sérieuses celles-là, qui faisaient défiler sur le manuel du temps passé Vercingétorix en captivité, le baptême de Clovis, les raids normands, Christophe Colomb découvrant l'Amérique et la prise de la Bastille.

Sur quel théâtre ? L'autre rive, au-delà des colonnes d'Hercule, le sultanat rétif, farouche, sur la défensive depuis plusieurs siècles, le morceau de terre que les nations s'étaient disputé afin de le faire entrer dans les voies du commerce, de la civilisation et de l'humanité, dans un jeu de négociations diplomatiques intenses fébrilement suivies par le dandy de Balbec qui, une fois encore, était allé aux renseignements pour le compte

du bureau général de la littérature, dépêchant même à Algésiras un informateur de ses amis, le pays aux trois couleurs finissant par obtenir l'avantage aux termes d'une entente cordiale avec sa rivale de toujours qui déployait maintenant son étendard sur toutes les mers, au prix aussi de la cession à l'autre voisin, l'outre-Rhin, d'une petite partie de l'Afrique, alors que la nymphe Économie avait déjà envoyé là-bas ses émissaires aux noms sonnants et trébuchants, la Banque de la Ville-Capitale et des Pays-Bas, afin de plier cette rive, al-Maghrib al-aqsa, aux lois du progrès, les émissaires suivis par le futur maréchal dont le nom incarnait à lui tout seul l'aventure, pour l'heure encore général et faisant là son entrée triomphale en une somptueuse et féerique vision de tableau orientaliste qu'il peignit lui-même avec des mots tirés de poètes plus ou moins symbolistes ou parnassiens. Or, au moment même de son débarquement pour treize années de règne, comme si chaque poussée guerrière du pays tricolore sur la terre du Maghreb s'accompagnait immédiatement de son dévoilement pictural, quatre-vingts ans après la venue d'Eugène Delacroix dans le sillage de la conquête d'Alger, cette fois ce fut Henri Matisse qui arriva sous cette lumière aveuglante et le plus souvent grise et poudreuse, qui dissolvait les détails au profit des masses. Matisse vint à la rencontre de quoi ? Tout d'abord il plut un mois durant. Tandis que la population tricolore et juive de Fès se faisait massacrer, les corps mutilés jetés au pied du palais du sultan, à son hôtel de Tanger, la Villa bleu-blanc-rouge, il peignait des fleurs, des paysages, des oranges et quelques figures humaines. Or, ce qu'il mettait sur la toile n'était ni tout à fait des fleurs, des paysages, des oranges ou des types humains, mais autant de lieux d'où le mal était absent, le jardin, l'Éden, ou tout au moins sa promesse, la porte d'entrée du paradis terrestre. Cela s'appelait l'Orient, une concrétion imagière sur laquelle s'amalgamaient, dans le contournement de l'interdit de la figuration, les infinies circonvolutions de l'arabesque, le plus spiritualiste, le plus idéal des dessins, l'austérité d'un mur chaulé ou le chatolement des pendeloques stuquées de l'architecture, la matité des carreaux de céra-

mique vernissée, les couleurs vives et laineuses des tissus et costumes aux rayures et motifs répétés, les tapis qui entendaient justement circonscrire un avant-goût de la félicité éternelle, dans une nature gorgée de fleurs et peuplée de femmes aussi voilées qu'inaccessibles, ainsi que d'hommes énigmatiques, perdus hors du temps dans leur rêve mystique. Tout cela fut absorbé sous le pinceau d'Henri Matisse par le mouvement de l'art moderne, la plus haute expression des nations en expansion, afin d'indiquer le point d'aboutissement de leur perpétuelle fuite en avant : le bonheur de vivre. La possibilité qu'il avait trouvée non plus de représenter mais bien de réaliser ce lieu par quelques pincées de pigments répandus sur la toile, Henri Matisse la résuma plus tard ainsi :

— La révélation m'est donc venue de l'Orient.

Puis il était rentré dans la ville-capitale exposer ses tableaux à la galerie Bernheim-Jeune. Un critique d'art, également député socialiste, du nom de Marcel Sembat, s'était arrêté devant la toile montrant un magnifique assemblage de rose, de vert, de jaune et de bleu étalés de manière à dessiner un homme barbu, aux traits nobles, enveloppé dans une djellaba ponctuée de fleurs colorées : *Et le Rifain, est-il beau, le grand diable de Rifain avec sa face anguleuse et sa carrure féroce ! Pouvez-vous regarder ce barbare splendide sans songer aux guerriers d'autrefois ? Les Maures de La Chanson de Roland avaient cette farouche mine !* L'Orient était avant tout un souvenir enfermé dans les cadres sociaux de la mémoire. Tout comme son devancier Eugène Delacroix revint souvent, des années durant, à ses carnets de croquis des quelque cent-cinquante jours passés au Maghreb, ses visions de chevaux aux crinières hérissées, ses scènes de chasse et de femmes dans leur appartement s'enfonçant petit à petit dans une aura voilée, enfermé dans sa chambre d'hôtel, à Nice, dans les années qui suivirent la grande guerre, Henri Matisse revêtit souvent ses modèles de voiles transparents, d'une culotte bouffante rouge, d'un gilet mauresque, afin de donner corps au théâtre érotique, d'approcher la main du fan-

tasme, de l'objet toujours dérobé et pourtant là, tout près, qu'il poursuivait à la pointe de son pinceau et qui avait pour nom magique odalisque.

C'est à ce moment-là qu'il quitta la scène, le maréchal maintenant vieillissant, aux théories désormais surannées, chassé par le soulèvement du Rif et la montée en puissance de la nouvelle école guerroyante qui remplaçait l'alternance des prudentes pénétrations en colonne avec les infinis palabres de la tache d'huile par les chars et les avions lâcheurs de bombes. À Casablanca, où il revint quinze ans plus tard en centaure enfin accompli, sous la forme de quelque trois cent cinquante quintaux de bronze moulés à la cire perdue, il fit ses adieux cet automne-là, prenant son dernier repas avant qu'un cortège triomphal et funèbre ne l'accompagne, escorté par ses spahis en burnous rouge et blanc, lance à flamme tricolore en main, jusqu'au port où il salua chacun des caïds venus des tribus les plus lointaines, durant plus d'une heure, avant qu'il ne mette le pied sur la passerelle et n'agite la main, qu'il ne se retourne vers le navire, offrant au regard des officiers qui l'attendaient son visage bouleversé. Alors il dit :

— Et maintenant, laissez-moi seul.

Et tandis qu'une nuée de remorqueurs, de canots et de barques l'accompagnaient le plus loin qu'ils purent, la légende racontait qu'à son arrivée à Marseille personne, pas même le préfet ou le général local, ne se déplaça pour l'accueillir, lui dont la carrière s'était tout entière déroulée dans la succession des photographies de la propagande. Lyautey quitta le théâtre des opérations lorsque se dressa face à lui le premier leader des jeunes nations sortis de toute cette aventure, 'Abd al-Karīm al-Khattabi, en prototype des meneurs de peuples vers l'indépendance, l'un de ces évolués d'abord subalterne dans l'administration du côté espagnol, adepte de la modernité promise, puis déçu, vexé, humilié et enfin révolté et devenu chef de guerre, infligeant la défaite, proclamant la République du Rif dans le sillage des principes sortis des orages d'acier, la tentative d'un état

politique nouveau autour d'un peuple, d'un territoire et d'un récit, se dotant d'institutions qui réformaient les anciennes coutumes en puisant à l'arsenal des démocraties, rédigeant une constitution, dessinant un drapeau et composant un hymne, une figure qui tenta elle aussi d'incarner l'avancée des temps, barbu enveloppé d'un burnous et coiffé d'un turban telle la figure peinte par Henri Matisse, posant pour le photographe de presse en sage ascétique derrière une table pliante couverte de papiers sur fond uniforme d'un mur de pisé, en précurseur de ces leaders révoltés qui émettaient leurs messages du fond de leurs cachettes au plus profond des forêts tropicales ou perchés dans les montagnes, à la fois généraux d'armées en haillons, administrateurs de fonctionnaires improvisés et penseurs sans bibliothèque, qui se dressèrent sur tous les continents afin de solder l'aventure, une figure vénérée comme l'archange venu du ciel avec l'épée de feu par tous ceux qui sentaient frémir l'heure, figure qui s'enfonçait désormais dans l'oubli, ensevelie dans la masse des archives collectée par la puissance, opposant le silence, la rudesse montagnaise du paysage rifain, rien que le silence au milieu duquel deux ou trois articles, mémoires, lettres ou manifestes surnageaient comme autant de fragiles miracles de la mémoire, face aux minutieux rapports des services de renseignement, aux enquêtes de sociologie musulmane, aux livres de souvenirs des protagonistes s'ouvrant par de naïves professions de foi sur les bienfaits de l'œuvre et la supériorité de la race désormais frappées d'interdit, il se tenait là le personnage principal de cet épisode, bandit, seigneur de guerre féodal et rétrograde pour les uns, Abd el-Krim, sauveur, annonciateur de la fierté restaurée et d'une liberté inédite pour les autres.

Or, pendant ce temps, dans la ville-capitale, précisément sur la question du rififi dans le Rif, les jeunes gens rebelles rédacteurs de manifestes et expérimentateurs des sommeils se rapprochaient des prosélytes de la foi nouvelle qui s'incarnait à l'est, en s'interrogeant mutuellement :

— Que pensez-vous de la guerre du Maroc ?

C'est alors, à l'occasion du banquet donné le 2 juillet de cette année-là en l'honneur du mage de Camaret, le poète Saint-Pol-Roux, à la Closerie des Lilas, que les amis d'André Breton firent irruption en politique sur le mode qui leur était familier du scandale : sous chaque assiette avait été glissée, imprimée sur papier rouge, la *Lettre ouverte à M. Paul Claudel, Ambassadeur tricolore au Japon*, lequel venait de qualifier dans le journal le surréalisme d'activité pédérastique, André Breton et ses amis appelant ni plus ni moins à la destruction de la civilisation sous les insurrections des natifs, autochtones, indigènes ou quoi, et tandis qu'il jetait sa serviette au nez de Rachilde, vieillissante femme de lettres sortie de la fin de l'autre siècle, pour ses propos nationalistes, qu'Elsa Triolet et Louis Aragon faisaient connaissance dans un coin, que Philippe Soupault se balançait à un lustre, le jeune poète Michel Leiris, qui devait un jour se métamorphoser en apprenti ethnologue lors de la mission Dakar-Djibouti, se penchait par la fenêtre, à portée de voix du monument au lieutenant de vaisseau Francis Garnier et hurlait :

— Vive Abd el-Krim ! À bas la nation bleu-blanc-rouge !

le jeune poète échappant au lynchage sous la protection de la police qui acheva quand même de le corriger au commissariat. Se signalait plus tard un autre de ces jeunes gens rebelles, au nom en oxymore à même d'illustrer le cycle des morts et des résurrections, René Crevel, qui continua de s'en prendre au vieux maréchal qui venait de clore l'exposition en apothéose de l'aventure, sur la pelouse de Vincennes, l'abreuvant d'insultes, le traitant texto de vieille coquine moustachue et soudarde, car tous deux en étaient et qu'à l'époque on était plutôt copieux dans les injures. Et il était là aussi, encore un autre personnage du rififi, enfoncé quant à lui dans l'anonymat de la troupe, loin au fond, cet André Matswa bientôt dit Grenard, ce Ba-kongo qui s'était engagé comme tirailleur dit sénégalais

et avait gagné dans cette guerre du Rif le grade de sous-officier, prenant aux premières loges l'exemple du rebelle Abd el-Krim pour mener ensuite la lutte contre le statut de l'indigénat et les compagnies concessionnaires avant de se transformer aux yeux d'un peuple tout neuf en messie de la nation promise sur les rives du fleuve Congo. Or, dans les profondeurs de cet épisode, l'historien avait identifié encore un autre personnage qui n'accéda jamais aux premières pages du journal, Robert Montagne, au nom banal comme un nom de code, resté ignoré des familles, mais qui lui semblait pourtant le type accompli de l'aventure, l'un de ces personnages discrets qui mêlait en lui le soldat, le savant et l'agent plus ou moins secret, en une manière de pâle décalque de Thomas Edward Lawrence, le lieutenant de vaisseau Robert Montagne venu sur ce théâtre d'opérations en marin-aviateur et philosophe, remarqué par le maréchal vieillissant qui l'envoya dans l'Atlas préparer une thèse de sociologie chez les Berbères, devenant très vite l'un de ces spécialistes qui cherchaient à connaître ces nouveaux objets des sciences dites humaines, la psychologie indigène, le clavier politique des vieilles tribus et les ressorts de l'âme arabo-berbère qu'ils inventaient afin d'éclairer les décisions des chefs. Ainsi était-il encore là, même après que le vieux maréchal ait tiré l'échelle de coupée, qu'il eût été remplacé par l'autre maréchal pour mener la guerre du Rif, le Pétain, le vainqueur de Verdun qui remettait en selle les vieilles méthodes guerroyantes, celle de la terre brûlée, cette fois avec les moyens modernes des chars et des avions, c'est lui le lieutenant de vaisseau membre de la septième section d'ethnologie et de sociologie marocaines qui orienta les guerriers en train de chasser le rogui de sa cité, lui aussi qu'on envoya à la fin, le 37<sup>e</sup> régiment d'aviation bombardant jour et nuit en avant du front, parlementer avec le rebelle Abd el-Krim à bout de souffle, lors d'entretiens nocturnes que les commentateurs qualifiaient tous de pathétiques, lui enfin qui ramena le Rifain défait jusqu'au camp bleu-blanc-rouge où il se rendit aux autorités de la puissance. Rejoignant la longue cohorte des déportés sur les chemins de l'exil, il quitta le Rif via

Marseille pour l'île de la Réunion où il vécut vingt années entouré des siens, son frère, son oncle, d'autres encore, sa grand-mère, les femmes et les enfants, d'abord au château Morange sur les hauteurs de Saint-Denis puis dans la commune des Trois-Bassins, avant qu'il ne s'échappe vers le Caire à la faveur de son transfert vers le pays tricolore. Toujours dans l'ombre des chefs, Robert Montagne changea de théâtre, abordant la terre même où Thomas Edward Lawrence avait joué à l'accoucheur de nation, son rêve fracassé sur le partage, une fois de plus, entre les deux voisines rivales et querelleuses que les journaux satiriques caricaturaient en marchandes de foire se crépant le chignon par dessus le channel, il aborda cette zone que les archives cataloguaient sous l'intitulé de mandats du Levant, le capitaine de corvette qui ne naviguait jamais, là il exerça sa sociologie musulmane à la direction de l'institut de Damas qui devait aussi doter les nouvelles nations en gestation, la Syrie et le Liban, d'institutions de mémoire qui leur donneraient un visage : *Il est créé un Institut bleu-blanc-rouge d'Archéologie et d'Art Musulman à DAMAS. Le siège de cette fondation sera le Palais AZEM, sis à DAMAS, appartenant à l'État tricolore / L'Institut bleu-blanc-rouge d'Archéologie et d'Art Musulman a pour but : / I°- l'organisation d'un Musée, d'une Bibliothèque, d'expositions, de cours, etc.* signé *Gouraud*. Plus tard, il fonda aussi une revue, *L'Afrique et l'Asie*, au comité scientifique de laquelle siégeait le chef ethnologue Marcel Griaule, et termina au Collège bleu-blanc-rouge par l'occupation de la chaire d'expansion de l'Occident, désormais frappée d'interdit, sur laquelle soufflait la reviviscence des souvenirs de ces vagues de gueux et d'enfants poussés sur les chemins du soleil levant, une croix écarlate cousue sur le dos, poussés par des moines exaltés brandissant le signe, conduits par des chevaliers dont les noms résonnaient dans l'éternité, Godefroi, Tancrede, Bohémond, livrant d'épuisants combats, la lourde cavalerie franque lancée à fond de train sur la plaine, la rangée de lances pointées en avant, le cliquetis des lourdes armures qui crachaient des éclairs sous le soleil, blessant les yeux, hérissée d'oriflammes multicolores



au-dessus desquels la croix planait sur le grand étendard dans le bleu du ciel, bientôt enfouie dans un nuage de poussière sableuse, les hommes émergeant à peine de ce flot gris jaune, dans l'attente du choc contre un ennemi léger, harcelant, toujours renouvelé plusieurs siècles durant, à la manière de ces monstres mythologiques dont les têtes couvertes d'écailles se multipliaient à mesure qu'elles tombaient sous les coups du héros, une épopée de sable et de sang autour d'un tombeau, ils préféreraient dire sépulcre, un royaume précaire aux franges du désert en avant-poste de la propagation de la parole, dans l'attente du royaume des cieus, des vertes vallées fertiles traversées par des fleuves sinueux et paisibles, dans l'attente de Son retour, de l'arrivée du roi David, flanqué pourquoi pas de ce prêtre Jean retour des Indes, poursuivant une vision toujours accrochée sur l'un des murs du vieux palais des rois, au Louvre, à côté des autres grandes machines guerrières et érotiques, *L'Entrée des croisés à Constantinople*, gigantesque tableau (410 × 498) à la perspective vertigineuse dans laquelle Henri Matisse reconnaissait la rade de Tanager telle qu'il la voyait depuis la fenêtre de sa chambre d'hôtel, croquée lors de son voyage par son devancier Eugène Delacroix. C'était aussi de ce bois de Vincennes, alors un simple ermitage, pas même de donjon alors, que tombé malade, s'étant allongé dans la cendre en jurant qu'il suivrait le grand passage s'il en réchappait, que le roi Louis se leva et prit la croix, au grand dam de sa mère Blanche, se mettant en route pour son pèlerinage guerrier, joyeux et riant souvent, le signe cousu sur son épaule, vers cette Jérusalem qu'il voyait comme une sublime dame à délivrer des Sarrasins, tantôt à cheval et lisant les heures, tantôt à pied par pénitence, jusqu'à Aigues-Mortes où il s'embarqua avec tout un peuple de chevaliers, d'écuyers, valets d'armes, fantassins, arbalétriers et aussi des femmes et des enfants, apportant avec eux des charrues, des herses et des bêches, interdisant à ses élégants barons les broderies qu'ils affectionnaient sur leurs cottes d'armes, guerroyant aussitôt contre les fils des ténèbres et le soudan de Babylone aux confins du Nil qui menait lui aussi au paradis terrestre, venu étendre

la chrétienté à toutes les nations en annonce de la paix universelle, mais fait prisonnier, malade, et pour finir renonçant à voir la cité sainte, à la toucher, à la posséder, le doux roi chrétien bientôt saint, revenant en son royaume à l'annonce de la mort de sa mère, les cheveux et la barbe blanchis, toujours plus fidèle dans l'imitation du Christ, triste maintenant et soupirant souvent dans l'attente de la fin des temps. Puis ayant fait son testament, repartant au bout de quelques années pour une ultime croisade qui tourna au calvaire, débarquant à la Goulette, prenant Tunis à défaut de convertir le sultan, son armée en proie à la dysenterie, au typhus, son fils Jean Tristan mort, lui s'alitant, de nouveau fiévreux, toujours récitant les psaumes, invoquant les saints, s'allongeant de nouveau en croix sur un lit de cendres et murmurant :

— Nous irons en Jérusalem.

Là pourtant il mourut. Alors les siens firent bouillir son corps, séparant les os des chairs, rapportant les premiers au cimetière où commençaient à se ranger les unes à côté des autres les têtes couronnées de ce royaume en train d'éclorre des brumes féodales, à Saint-Denis près de la ville-capitale, expédiant les entrailles chez son fils en Sicile, ses restes débutant leur carrière de reliques, fragmentées et disséminées suivant les mystérieux itinéraires de la providence, le corps miraculeux du roi-Christ offert au voir et au toucher se démultipliant à l'infini, un bras et un tibia ici, le crâne là, puis une côte offerte ailleurs, le maxillaire inférieur, une phalange et maintenant quelques fragments, une dent, continuant ainsi son éparpillement toujours inachevé à travers le temps, le parcours des viscères décrivant quant à lui une boucle, de Monreale en Sicile d'où ils furent chassés par le vent du Risorgimento, à Gaète, station balnéaire où les emporta en exil le souverain déchu François II de Bourbon des Deux-Sicules, puis à Rome, puis en Autriche où ils trouvèrent refuge, les précieux restes, revenant alors à Tunis sur la colline de Byrsa où s'était érigée en avant-poste de l'expansion de la vraie foi sur le continent africain, l'immense basi-

lique Saint-Louis, où elles furent offertes par testament, les reliques, par le roi déchu, à la garde des Pères blancs dans le souvenir de leur prélat, monseigneur le cardinal Charles Martial Lavigerie, avant qu'elles ne finissent par être rapatriées en catimini vers la fin du siècle dernier dans le giron maternel in-extremis, les reliques, en bordure de la ville-capitale, dans la vieille nécropole des rois de Saint-Denis.

Ainsi les imposantes forteresses élevées en frontière de la terre sainte se délitant sous le vent, la pluie et la poussière, les voûtes d'ogive maintenant silencieuses, leurs ruines grandioses ne témoignent plus que de la vanité guerrière qui étreignait en ces termes le docteur Destouches de Montmartre, bien avant qu'il ne devienne l'affreux de Meudon :

— As-tu compris Gwendor ?

— J'ai compris, ô Mort ! J'ai compris dès le début de cette journée... J'ai senti dans mon cœur, dans mon bras aussi, dans les yeux de mes amis, dans le pas même de mon cheval, un charme triste et lent qui tenait du sommeil... Mon étoile s'éteignait entre tes mains glacées... Tout se mit à fuir ! Ô Mort ! Grands remords ! Ma honte est immense !... Regarde ces pauvres corps !... Une éternité de silence ne peut l'adoucir !...

— Il n'est point de douceur en ce monde Gwendor ! rien que de légende ! Tous les royaumes finissent dans un rêve !...

Arnauld Le Brusq – *Confettis d'empire* (motif 9), 2009.